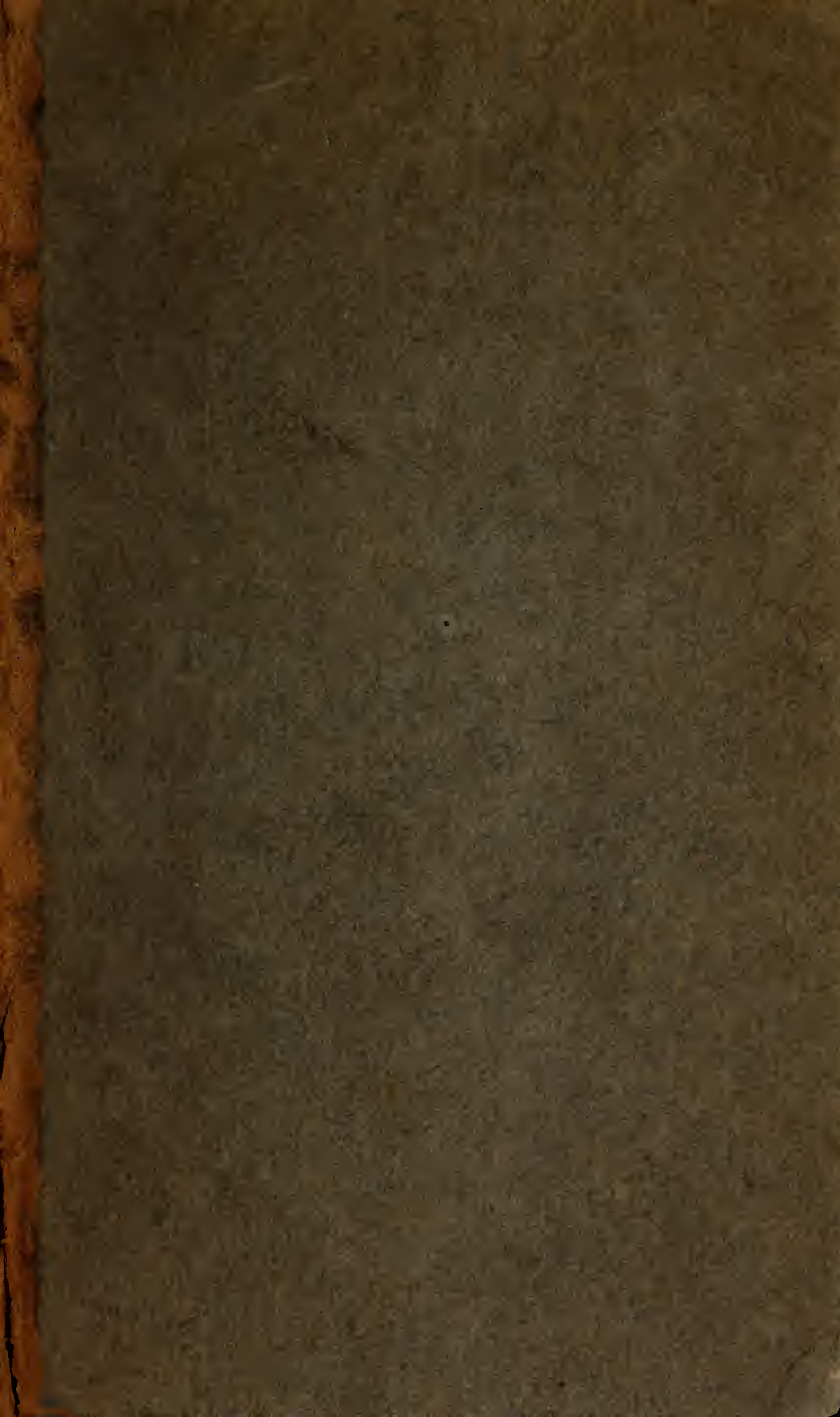
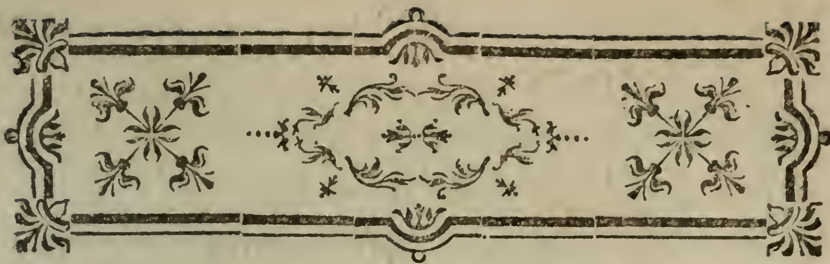



VITAM
IMPENDERE
VERO.

LA
NOUVELLE
HÉLOÏSE.

ROMANCE.



LA NOUVELLE HELOÏSE.

ROMANCE,

Sur l'Air :

Que ne suis-je la fougere !



UAND le fier Baron d'Etanges
Quitta le pays de Vaud,
Pour conduire sa phalange
Contre les Impériaux,
Sa fille, encore innocente,
N'avoit pas senti son cœur ;
Mais la Baronne imprudente
Lui fournit un Précepteur.

C'ÉTOIT un fort joli Suiſſe ;
Philoſophe de vingt ans ,
Qui donnoit à ſa novice
Tous les premiers éléments
De morale & de phyſique :
Il raiſonnoit ſavamment ;
Cependant l'amour le pique ;
De maître il devient amant.



IL mit bientôt en uſage
Langueur & ſoins empreſſés ,
Fins regards & doux langage ,
Soupirs à demi pouſſés :
Tout démontroit à Julie
Qu'un maître ſi dangereux
Aimoit ſa philoſophie
Moins que l'éclat de ſes yeux.



QUOIQU'IL eût fort bonne mine ,
Né ſans fortune & ſans nom ,
Il n'étoit pas d'origine
Pour la fille d'un Baron ;
Mais ſes talents & ſon âge ,
Son eſprit & ſon maintien ,
Son air doux , diſcret & ſage
Réparoient naiſſance & bien.

Il parut donc à Julie
Digne des plus beaux liens :
La ſcience fut bannie
De leurs ſecrets entretiens ;
On n'y parla que tendreſſe,
Que de conſtance & de foi ;
Et l'amour pur ſans foibleſſe
A la vertu fit la loi.



Se voir, s'aimer, ſe le dire
Ne fut pas aſſez pour eux ;
Il falloit encor s'écrire
Mille ſerments amoureux :
Leurs billets étoient ſi tendres
Et ſi pleins de paſſion,
Qu'on ne ſavoit les entendre
Sans être en émotion.



Assuré de ſa conquête,
Le ſage vivoit content :
L'amour lui tournoit la tête
Sans le rendre entreprenant ;
Mais Julie, en fille honnête,
Qui ſent que ſa qualité
Le rend timide & l'arrête,
En agit avec bonté.

LOIN de faire la farouche,
Ou parler beaux ſentiments,
Elle imprime ſur ſa bouche
Le baiſer le plus ardent.
Le ſignal de la victoire
Fut donné dans un boſquet ;
Il mit le comble à la gloire
De l'amant le plus parfait.



MALGRÉ l'ardeur de ſa flame
Et l'excès de ſes tranſports,
Elle ſentit dans ſon ame
Les plus terribles remords ;
Une couſine charmante,
Vrai tréſor en amitié
Fut ſa chere confidente ;
La couſine en eut pitié.



CLAIRE étoit trop raiſonnable
Pour prêcher hors de ſaiſon :
Elle plaignit la coupable,
Et rappella ſa raiſon,
Lui diſant : enfin, ma chere,
Vous avez fait un faux pas ;
Vous n'êtes pas la premiere,
Bien d'autres ſont dans le cas.

VOTRE ame eſt toujours la même,
Grande & penſant noblement ;
Si l'Amour, ce dieu ſuprême,
Lui cauſe un égarement,
Votre repentir ſincere
Eſt un effort généreux ;
La chair eſt foible & légere,
Mais le cœur eſt vertueux.



VOUS ſavez que votre pere
S'en revient inceſſamment :
S'il découvre le myſtere,
Je frémis pour votre amant.
Une paſſion naiſſante
Se cache mal-aiſément ;
Mandez-lui donc qu'il s'abſente
Pour quelque temps ſeulement.



MALGRÉ l'ordre de ſa belle,
Il ne vouloit point partir ;
Plutôt que s'éloigner d'elle,
Il conſentoit de mourir.
Claire fut lui faire inſtance ;
Il faiſoit compaſſion :
Enfin, par obéiſſance,
Il s'embarqua pour Sion.

O ! vous témoins de ſes peines,
Triſtes rochers du Valais,
Sombres bois, arides plaines,
Vous n'entendîtes jamais
Des regrets plus déplorables,
Des ſoupirs & des ſanglots,
Des plaintes ſi lamentables,
Répétés par vos échos.



Il ne ceſſoit de relire
Les lettres qu'il recevoit;
Pour ſoulager ſon martyre,
Mille fois il les baiſoit.
On lui manda que le pere
Avoit ramené chez lui,
A ſon retour de la guerre,
Un honnête & digne ami.



Cet homme étoit de Ruſſie,
Et de très-grande maiſon :
Il avoit ſauvé la vie
Jadis à notre Baron,
Qui vouloit, pour récompenſe
D'un ſecours ſi généreux,
Avec lui faire alliance.
Il ne pouvoit faire mieux.

WOLMART ayant vu Julie,
Dit au Baron, je la prends
A mon retour de Ruſſie,
Où je vais pour quelque temps.
Cher ami, je vous la donne;
Partez vîte, embraſſez-moi.
Tous deux pour une couronne
N'auroient pas trahi leur foi.



EN parlant un jour de ſcience,
D'Etanges fut bien ſurpris
De trouver qu'en ſon abſence
Sa fille en eût tant appris.
Il déſira de connoître
Ce Philoſophe fameux:
On le vit bientôt paroître,
Et toujours plus amoureux.



AVEC quelle ardeur extrême
L'amour le fait revenir!
A la moitié de lui-même
Il ſemble qu'il vient s'unir.
Le cœur de notre Julie
Avoit même empreſſement:
C'eſt l'excès qui juſtifie
L'amoureux égarement.

PENDANT la cruelle abſence
Notre ſage avoit trouvé
Un Milord de conſéquence,
Qui le ſuivit à Verray.
Il le mene chez Julie :
L'Anglais devint amoureux ;
L'amour & la jalouſie
Les brouillerent tous les deux.



EDOUARD joignoit à la force
Et l'adreſſe & la valeur ;
Heureuſement qu'une entorce
Anéantit ſa fureur.
Auſſi-tôt le combat ceſſe,
Mais pour mieux recommencer :
Ils en firent la promeſſe
Avant que ſe ſéparer.



JULIE eſt bientôt inſtruite
De cette férocité ;
De frayeur ſon cœur palpite ;
Son ame eſt ſans faculté.
De l'amant qu'elle idolâtre
On peut abréger les jours.
Pour l'empêcher de ſe battre,
Elle écrit un beau diſcours.

POUR raſſurer ſa tendreſſe
Cela ne ſuffiſoit pas :
A Milord elle s'adreſſe,
Afin d'arrêter ſon bras ;
De l'excès de ſa foibleſſe
Fait part à cet inconnu,
Lui déclare ſa groſſeſſe.
Quel aſſaut pour ſa vertu !



PÉNÉTRÉ juſques à l'ame
D'être pris pour confident,
Pour eux l'amitié s'enflame ;
Il va trouver promptement
Un rival ſi reſpectable,
Lui fait réparation.
Midi ſonne, on ſert ſur table
Un gros poulet ſans façon.



QUAND le jus de la bouteille
Eut échauffé ſa raiſon,
Eſpérant faire merveille,
Milord fut chez le Baron,
Vanter leur flame amoureuſe,
Préparer le doux lien,
Et d'une ame généreuſe
Offrir moitié de ſon bien.

Le fier Baron en colere
De la propoſition,
Dit que ſon ame eſt trop fiere
Pour prendre un homme ſans nom.
L'Anglais, qui brûloit de rage,
Répond : un cœur vertueux,
La probité, le courage
Valent bien tous vos aïeux.



Ils s'alloient mettre en furie ;
La Baronne vint au bruit.
Milord quitta la partie,
Fâché d'en avoir tant dit.
Le Baron bruſqua ſa fille ;
Même on dit qu'il la roſſa,
Et que, d'un pied trop agile,
Par malheur il la bleſſa.



Après cette cataſtrophe
Il fallut encor partir :
La douleur du Philoſophe
Ne ſavoit ſe définir.
Edouard malgré lui l'entraîne ;
Dans un déſeſpoir affreux
A Paris en poſte le mene.
Il prit le nom de Saint Preux.

Si Milord, par imprudence,
Lui caufoit de noirs chagrins,
Pour adoucir fa fouffrance,
Il employoit tous fes foins;
Le confoloit de l'abfence,
Amufoit fa paffion,
Fourniffoit à la dépenfe,
Même avec profufion.



La malheureufe Julie
Pleure le jour & la nuit;
Elle eft encore attendrie
De la perte de fon fruit.
Saint Preux décrit fon voyage,
Médit des femmes de bien,
Mande fon libertinage.
Cet amant ne cachoit rien.



En cet état de mifere
Julie, en proie aux douleurs,
Voit mourir fa bonne mere
De foibleffe & de languenr.
Enfin Claire la confole:
Sucroit de calamité,
Une petite vérole
La met à l'extrêmité.

CLAIRE, qui perdit la tête;
En inſtruit vîte Saint Preux.
A ce coup rien ne l'arrête;
Il arrive en furieux;
Vint voir ſa digne maîtreſſe.
Claire en tremblant l'introduit;
Il baiſe ſa main, la preſſe,
Suce le mal, & s'enfuit.



CETTE affreuſe maladie
Dans le chemin l'arrêta.
Bien plutôt que ſa Julie,
Sans ſecours il s'en tira.
Une telle expérience,
Faite ſans précaution,
Nous prouve bien l'excellence
De l'inoculation.



QUI n'auroit été ſenſible
A cette preuve d'amour?
Le cœur le moins ſuſceptible
Se fût donné ſans retour.
Auſſi la convaleſcente
Ecrivit au doux ami
Qu'elle en étoit trop contente
Pour prendre un autre mari.

WOLMART revient de Ruſſie.
Le Baron veut en finir ;
Il ordonne, il jure, il prie ;
Il ne peut rien obtenir.
Sa fille lui dit, mon pere,
J'ai pris un engagement ;
Je ne puis vous ſatisfaire
Sans conſulter mon amant.



ELLE écrit avec tendreſſe ;
Le Baron avec hauteur.
Saint Preux, malgré ſa triſteſſe,
Toujours guidé par l'honneur,
Lui renvoya ſa promeſſe,
Préférant, en digne amant,
Le bonheur de ſa maîtreſſe
A tout autre ſentiment.



WOLMART épouſe Julie.
Elle voit clair dans ſon cœur ;
De l'amoureuſe folie
Condamne la douce erreur ;
D'un ſermon ſur l'adultere
Régale ſon cher amant.
Contre ſa douleur amere
Le joli médicament !

Il pleure, il ſe déſeſpere,
N'écoute plus ſa raiſon;
Il déteſte la lumiere,
Veut avaler du poiſon.
Milord ſenſément le gronde.
Enfin le pauvre garçon
Entreprend le tour du monde
Avec l'Amiral Anſon.



Pendant ce fameux voyage,
Wolmart, avec ſa moitié,
Conduiſoit bien ſon ménage,
Vivoit en bonne amitié.
Il gagne ſa confiance
Aiſément par ſa douceur;
Elle lui fit confidence
Des foibleſſes de ſon cœur.



Il ſavoit de cette affaire
Juſqu'au moindre événement;
L'aveu, loin de lui déplaire,
Le mit dans l'enchantement.
Il trouvoit un caractere
Sans diſſimulation:
Le paſſé ne troubloit guere
Son imagination.

SAINT Preux fut maintes années
Errant d'états en états ;
Le Maître des deſtinées
Le ramene en ces climats,
Toujours conſtant & fidele.
Il annonce ſon retour :
Claire en reçoit la nouvelle
Et la met bientôt au jour.



WOLMART écrit tout de ſuite
A cet amant malheureux ;
Il le conjure, il l'invite
A venir vivre avec eux.
Un cœur digne de Julie,
Dit-il, eſt né vertueux ;
Et ſi l'amitié nous lie,
Je me trouve trop heureux.



CE que cet époux propoſe
Lui paroît bien étonnant :
Son cœur décida la choſe ;
Il partit incontinent.
D'amitié & de politeſſe
On le comble en arrivant ;
Tout l'embraſſe & le careſſe,
Juſqu'aux deux petits enfants.

VOUS aurez ma confiance,
Dit le mari complaiſant,
En vivant en ma préſence
Comme ſi j'étois abſent.
Je connois trop bien ma femme
Pour être jamais inquiet ;
La vertu regne en ſon ame ;
Je ne crains plus le boſquet.



ILS paſſoient dans cet aſyle
Des moments délicieux ;
Ils croyoient leurs cœurs tranquilles ;
L'amitié couvroit leurs feux ;
Mais la gaze étoit ſi claire
Qu'un ſimple mot, un ſoupir
Les ramenoit à Cythere,
Et réveilloit le déſir.



JULIE étoit mécontente
De ſentir des mouvements
Que ſa vertu gémiſſante
Réprimoit à tous moments.
Paſſer ainſi ſa jeuneſſe
A lutter contre l'amour,
C'eſt expoſer ſa ſageſſe
A ſuccomber un beau jour.

Le ſoin de ſon domeſtique
Fort ſouvent la diſſipoit ;
Toute la maiſon ruſtique
Dans ſa tête réſidoit.
Elle étoit très-bonne mere,
Poſſédoit mille talents,
Vigilante, ménagere,
Charitable aux pauvres gens.



En allant en Italie
Edouard le vint viſiter.
La douceur de cette vie
Ne put long-temps l'arrêter,
Et bientôt le galant homme,
Content de le voir heureux,
A ſon voyage de Rome
Emmena l'ami Saint Preux.



Ils alloient dans l'Eliſée
Raiſonner, paſſer le temps ;
Ils jouoient dans la ſoirée
Des petits jeux innocents.
Ils étoient long-temps à table,
Paſſoient pour être gourmands,
Et danſoient d'un air affable
Le dimanche avec leurs gens.

Un rêve lui repréſente
L'objet le plus effrayant :
Il voit Julie expirante,
Le teint pâle, l'œil mourant.
Malgré toute ſa prudence,
Ce ſonge l'épouvanta ;
Et Milord, par complaiſance,
Sur ſes pas le ramena.



Appuyé contre une grille,
Il écoutoit triſtement ;
Il entend que l'on babille :
C'étoit elle juſtement.
Soudain ſon trouble s'appaiſe,
L'Anglais rit d'un air malin ;
Chacun regagne ſa chaiſe,
Et ſe remet en chemin.



Edouard penſoit ſur les ſonges
Comme fait tout eſprit fort :
Il les traitoit de menſonges.
Cette fois il avoit tort :
Un billet en Italie
Arrivé trop promptement,
Leur annonce que Julie
Touche à ſon dernier inſtant.

L'ACCIDENT le plus terrible
La conduiſoit au tombeau.
Cette mere trop ſenſible
Voit ſon fils tomber dans l'eau ;
Elle y ſaute avec courage,
Sans balancer un inſtant :
La nature n'enviſage
Que le péril de l'enfant.



LE mari ſur le rivage
Pouſſe des cris douloureux.
Les habitants du village
Les retirerent tous deux ;
Mais la malheureuſe mere
Etoit alors dans le cas
Où la peur la plus légere
Cauſe aux femmes le trépas.



LA Faculté raſſemblée
Trouve l'état dangereux.
Bien loin d'en être troublée,
Elle n'en parle que mieux
Au Miniſtre, à l'agonie
Tient les plus fermes propos ;
Enfin quitte cette vie
Comme auroit fait un héros.

CLAIRE, qui ſe déſeſpere,
Seroit morte en gémiſſant ;
Mais il faut ſervir de mere
A ces deux petits enfants.
L'époux renferme en ſon ame
Le chagrin le plus affreux ;
Et de la mort de ſa femme
Fait le détail à Saint Preux.



C'EST ici que ſe termine
Un roman ſi dangereux.
Rouſſeau veut que l'on devine
Ce que devint l'amoureux :
Pour moi je crois néceſſaire
Qu'il meure ſubitement,
Et qu'au livre on devroit faire
Un ſemblable traitement.

FIN.


VELUT ARBOR ÆVO